Klimeš Ondřej,
Struggle by the Pen: The Uyghur Discourse of Nation and National Interest, c. 1900-1949,

Leyde, Brill, 2015, 280 p.
ISBN : 9789004288089

En dehors de la Chine, le renouveau des études ouïgoures a été amorcé dans les années 1990 et s'est accéléré dans les années 2000 – suivant de façon décalée l'évolution de la situation politique au Xinjiang – en s'appuyant essentiellement sur deux types de production scientifique : les colloques internationaux organisés au Japon et en Europe d'une part, de l'autre la publication de thèses de doctorat soutenues dans ces deux régions ainsi qu'aux États-Unis. Le livre d'O. Klimeš, chercheur à l'Institut oriental de l'Académie des sciences tchèque, relève de ce second type.

Fort d'une double formation en chinois et en turc ouïgour, l'auteur accède aux sources primaires et secondaires indispensables à l'historien du Xinjiang au xxe siècle. Il n'en demeure pas moins que ce sont, de loin, les sources turciques qui fournissent la plus précieuse documentation de ce livre tant son sujet – le discours nationaliste – est inscrit dans la conscience politique des intellectuels ouïgours de la première moitié du xxe siècle. Durant toute cette période, ces intellectuels ont le regard tourné vers l'ouest, plus exactement vers le Turkestan russe et la Turquie naissante. Ce n'est qu'après 1949 qu'ils sont en partie sinisés et pensent en chinois.

L'ouvrage s'organise de façon simple en quatre parties qui couvrent chacune une décennie ou une quinzaine d'années. La progression chronologique correspond aux mutations du discours ouïgour sur la nation duquel l'auteur déduit une typologie (résumée pp. 254) : identité proto-nationale, concept de nation et activisme politique, politisation de l'intérêt national, enfin délimitations de la nationalité.

En relisant les deux chroniques signées par Mûsâ Sayrâmî (1836-1917) en turc chaghatay, le premier chapitre (pp. 26-59) identifie à la fois une terminologie et une symbolique qui dessinent les contours d'une communauté nationale, d'une patrie pourrait-on dire, définie par l'islam en tant que culture partagée davantage que comme religion. Je nuancerais : d'une part, un fort sentiment communautaire existait auparavant, à cet égard la période des Khwâjas fût décisive (sa mémoire contemporaine, entre autres sources, en témoigne) ; de l'autre, l'islam, notamment soufi, sature le discours sur ladite communauté dans les écrits des xixe et du début du xxe siècle, y compris chez Sayrâmî, formé à la madrasa et pétri des classiques arabo-persans. Sans gravité bien sûr mais symptomatique, O. Klimeš se trompe en translittérant une inscription monétaire *zarb dar as-sultanat Kucha* et en traduisant « struck in the Kucha Sultanate ». Il faut écrire *zarb dâr al-sultanat Kucha*, « frappé au siège du sultanat de Kucha », en référence au *dâr al-islâm* et, sous les Khwâjas, au *dâr al-sultanat Kâshghar*.

Le deuxième chapitre (pp. 60-119) s'intéresse aux prémisses conceptuelles de la nation ouïgoure et démontre qu'elles résultent de l'introduction des valeurs modernistes venues de l'Asie centrale soviétique et de la Turquie pré-républicaine. Le réformisme musulman joue un rôle extrêmement important sans se limiter au discours : les intellectuels voyagent, échangent des idées ; la bourgeoise marchande finance ; des écoles ouvrent ; une presse se développe. Tout ceci est clairement exposé dans l'ouvrage, chiffres à l'appui. Parmi les noms de l'intelligentsia qui reviennent le plus, on compte l'écrivain et polémiste d'origine taranchi Nezerghoja Abdusémetov (1887-?) ou encore les jeunes poètes et activistes Abdukhaliq Uyghur (1901-1933) et Memtili Tewpiq (1901-1937). Quelques vers bienvenus sont traduits. Ce chapitre aurait toutefois bénéficié du recours à l'excellent article de Masami Hamada sur « la transmission du mouvement nationaliste au Turkestan oriental (Xinjiang) » paru dans le *Central Asian Survey*. Les travaux francophones sont hélas absents, à l'exception du livre d'Olivier Roy sur la construction des nations en Asie centrale – très approximatif et dépassé depuis longtemps.

Plus long, le troisième chapitre (pp. 120-186) décrit la politisation du discours et de l'intérêt national. Non sans finesse, l'auteur analyse le passage d'un mouvement intellectuel à l'action politique à travers le changement rhétorique des sources. Celles-ci consistent dans trois genres – mémoires (celles peu connues d'Emin Wahidi par exemple), essais historico-politiques (comme celui fameux de Muhemmed Imin Bughra, récemment réédité par Yuriko Shimizu) et articles de presse (parus dans *Sherqi Türkistan hayati*, *Erkin Türkistan*, *Istiqlal*, *Yengi hayat*). De nombreux extraits sont traduits. Avant, pendant et après cet événement bref mais marquant que fût la création de la République islamique du Turkestan oriental en 1933, les voix de l'élite ouïgoure s'élèvent pour forger le projet politique d'un État-nation à partir de la fusion d'idées diverses. Ici, je crois qu'O. Klimeš simplifie quelque peu la chronologie en assimilant les années 1934-37 à toute la durée du gouvernement de Sheng Shicai (1895-1970) qui se prolonge jusqu'en 1944. Les premières années laissent, au moins dans le sud, une réelle liberté d'action à Mahmud Muhiti (1887-1944), commandeur régional à Kashgar, qui

BCAI 31 (2017) Klimeš Ondřej: Struggle by the Pen: The Uyghur Discourse of Nation and National Interest, c. 1900-1949., recensé par Alexandre Papas
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

put mener une politique inspirée des principes réformistes et nationalistes de la précédente République avant les purges sanglantes de 1937 et la stalinisation du régime de Sheng. Ici encore, on trouve un certain nombre de références islamiques sur la société et le territoire qui mériteraient d'être relevées.

Dans le quatrième et dernier chapitre (pp. 187-248), il est montré de façon convaincante que ce n'est pas tant le discours national qui change que les conditions politiques de sa production. Malgré l'exil de plusieurs têtes pensantes, un Mes'ud Sabri (1901-1951) et un Isa Yusuf Alptekin (1901-1995) continuent de s'exprimer publiquement depuis Chongqing, capitale de la République de Chine durant la seconde guerre sino-japonaise. Moins connues, les publications pan-turquistes de Polat Qadiri Turfani (1919-1970) font l'objet d'un intéressant développement. Les uns comme les autres adaptent, progressivement, leurs arguments à une situation géopolitique dominée par le Kuomintang et marquée par la montée du nationalisme chinois, face auquel les Ouïgours ne sont plus qu'une minorité aux contours nettement circonscrits. L'expérience de la seconde République du Turkestan oriental entre 1944 et 1947, à la suite du départ de Sheng Shicai, apparaît dès lors comme un chant du cygne. Si les mots de la lutte sont désormais ceux soviétiques de la libération, de l'égalité et de l'internationale – comme le souligne l'auteur –, il me semble que la terminologie religieuse continue d'irriguer la pensée nationaliste, du moins autonomiste, d'un bon nombre de savants turkestanais. À cet égard, la figure rapidement citée d'Elikhan Töre Saghuni (1885-1976), premier président de la république, kidnappé par le KGB en 1945 et assigné à résidence à Tashkent jusqu'à sa mort, proche du soufisme, auteur de plusieurs écrits dont le *Tûrkistân qâyghûsî*, appelle des recherches supplémentaires.

Alexandre Papas
CNRS, Cetobac, Paris

BCAI 31 (2017) Klimeš Ondřej: Struggle by the Pen: The Uyghur Discourse of Nation and National Interest, c. 1900-1949., recensé par Alexandre Papas
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net